

La maladie comme attribut de la condition humaine

JOSEP LLUÍS BARONA
Universidad de Valencia

Attrapé entre deux, ou plusieurs modèles culturels souvent contradictoires, l'homme de la Renaissance habite dans un monde en crise où coexistent les idéaux humanistes du savoir classique, l'hégémonie idéologique et politique du christianisme avec ses crises internes, les valeurs traditionnelles de la société féodale et chevaleresque, ou l'éthique naissante d'une nouvelle bourgeoisie urbaine en faveur de la science et de la technologie. Pluralité hétérogène qui est à l'origine d'une nouvelle conception de la vertu et de l'homme vertueux, comme modèle de penseur autonome et d'artiste raisonnable. Il s'agit de la vertu de celui qui aspire à la maîtrise raisonnable de sa pensée, qui développe un compromis moral et intellectuel avec la société, et que quelques auteurs ont lié aux origines de la science moderne¹. La revalorisation de la nature humaine et de ses attributs à laquelle l'humanisme avait contribué actualisait la sentence de Sénèque, en affirmant que "Natura homo mundum et elegans animal est" [Par nature, l'homme est un être propre et délicat]².

La plupart de ces aspects constituent des traits inséparables de la personnalité intellectuelle de Montaigne. A un moment historique qui donne naissance à une génération inestimable et exceptionnelle de grands artistes, médecins, scientifiques et écrivains, Montaigne apparaît comme un modèle incomparable qui allie la lucidité du penseur originel et éternel avec la construction de l'être humain propre à son temps. La lecture des *Essais* et de son *Journal de voyage* nous transmet non seulement les réflexions intellectuelles, mais aussi l'imaginaire, les fantasmes d'une époque, dans un style littéraire insolite, capable d'incorporer au bagage intellectuel

* Je veux remercier Ana González Salvador et ses collègues du Département de Philologie Française de l'Université d'Extremadura de leur gentille et généreuse collaboration dans la version française de ce texte.

1. On pourrait trouver une approche intéressante l'idée de la vertu pendant la Renaissance dans le chapitre intitulé "la ciencia experimental y el artista racional", in A.C. Crombie, *Estilos de pensamiento científico a comienzos de la Europa Moderna*. Valencia, S.E.C., 1994.

2. Sénèque, lettre 92.

et moral d'un temps les expériences vécues les plus intimes, ce qui pour l'historien devient un témoignage inestimable. Et nous voyons ensuite que, loin du stéréotype du libertinage et de l'agnosticisme, les textes de Montaigne reflètent de nombreux aspects de la culture de son temps: la sacralisation de la nature, les échos du catholicisme postérieur au concile de Trente, l'exaltation de l'expérience intime comme la plus humaine forme de connaissance et les voix occultes et lointaines du vieux savoir classique: Épicure, Sénèque, Cicéron, Horace, les stoïciens ou Platon dialoguent dans les *Essais*, articulant une vision unitaire de la *conditio humana*, de son inséparable dimension corporelle et spirituelle, qui s'abreuve aux sources de la pensée aristotélicienne. Mais également l'angoisse, le bonheur ou les contradictions internes de celui qui aspire à la liberté au travers de l'appréhension d'un monde contradictoire et si complexe.

1. Sur la mélancolie et Montaigne

A côté d'autres ouvrages, le livre de M.A. Screech sur *Montaigne et la mélancolie*³ met en rapport la vision de la nature humaine chez cet auteur avec son attitude face au suicide ou à la folie et avec son intérêt pour les différentes formes de l'expérience extatique. Le rapport se fait aussi avec son tempérament prétendument mélancolique –contesté par certains–, qui le rendit plus enclin à souffrir ce genre d'expériences, où l'âme est supposée être susceptible de se séparer du corps. Son scepticisme, reconnu de tous, –parfois languide élévation de la dimension temporelle et terrestre de la conscience humaine– devrait être compris comme une façon cohérente d'être dans le monde en accord avec l'esprit de son temps⁴. Dès les premiers chapitres des *Essais*, Montaigne se révèle préoccupé de comprendre la signification de la tristesse, des sentiments d'affection et des passions, de tout ce qui trouble l'âme humaine et ôte toute efficacité pratique aux plus fermes résolutions de continence de la raison. Il reconnaît avant tout, avec la lucidité de celui qui sonde l'âme humaine au travers de sa propre expérience, que c'est la perte de l'objet aimé qui conduit au chagrin et à la mélancolie, réduit inaccessible à la raison. C'est peut-être la conception de la vie comme itinéraire errant ou perte inévitable qui le rend malade de mélancolie. Il trouve la récompense dans la pleine conscience libérée car c'est le parcours qui importe et non pas l'arrivée.

De vrai, l'effort d'un déplaisir, pour être extrême, doit étonner toute l'âme, et lui empêcher la liberté de ses actions: comme il nous advient, çà la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, et comme perclus de tous mouvements, de façon que l'âme se relâchant après aux larmes et aux plaintes, semble se déprendre, se démêler et se mettre plus au large, et à son aise⁵.

3. Screech (1991), p. 37.

4. *Ibidem*, p. 69.

5. *Essais* (1975), vol. 1, chapitre II, p. 35.

C'est un esclavage en même temps qu'une libération. Selon l'expression exacte de Virgile: "Et via vix tandem voci laxata dolore est"⁶. [Et enfin, à grand peine, la douleur laissa passer sa voix].

L'émotion intense, la passion purifient l'âme; elles deviennent ainsi un élément régulateur de l'obscurité et de la souffrance.

Quand la douleur l'afflige, l'âme se voit alors tourmentée par les pensées les plus sombres et profondes, et le corps abattu languit d'amour perfide, de chagrin et défaille, car seules les passions médiocres peuvent être assimilées par l'âme. La vraie passion de l'âme ébranle le corps, le trouble et le conduit au délire, à la fièvre, à la maladie ou même à la mort. Dramatique réalité qui se teint parfois d'hyperbole, comme lorsque Montaigne raconte que

le pape Léon dixième ayant été averti de la prise de Milan, qu'il avait extrêmement souhaitée, entra en tel excès de joie, que la fièvre l'en prit et en mourut. Et pour un plus notable témoignage de l'imbécillité humaine, il a été remarqué par les Anciens que Diodore le Dialecticien mourut sur-le-champ, épris d'une extrême passion de honte, pour en son école et en public ne se pouvoir développer d'un argument qu'on lui avait fait⁷.

La douleur et la volupté accompagnent toujours la vie. La douleur, "il la faut prendre par médecine et par nécessité, plus eschagement, l'autre, par soif, mais non jusques à l'ivresse. La douleur, la volupté, l'amour la haine sont les premières choses que sent un enfant; si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu"⁸.

Mais les sentiments d'affection et les passions nous sortent de nous-mêmes et s'emparent de notre âme, la colonisent et nous empêchent de vivre le présent, de jouir de la paix et de l'harmonie de ce qui nous entoure, étant alors obsédés et plus immergés dans l'action émotive que dans la connaissance. Ils nous abandonnent ainsi à une vaine préoccupation pour le futur, ils allient l'aliénation au malheur, parce que, comme l'a très bien observé Sénèque, "calamitosus est animus futuri anxius"⁹ [malheureux est l'esprit préoccupé par l'avenir.]

2. La vie, la vieillesse et la mort

La petite santé de Montaigne n'est aucunement passée inaperçue pour ses biographes. Il aurait été difficile de ne pas tenir compte des allusions constantes à ses maladies gastriques ou rénales, à la douleur, la faiblesse et la mort. Pendant de longues périodes de sa vie, la maladie devient un état permanent et provoque des lueurs de lucidité; la vieillesse, la détérioration des sens, la déchéance et la mort occupent le premier plan de ses réflexions et deviennent, grâce à son expérience de la maladie, un aspect inséparable de ses rapports avec le monde et de sa façon d'être

6. Virgile, l'*Enéide*, chant XI.

7. *Essais, opus cit.*, p. 36.

8. *Ibidem*, p. 410.

9. Sénèque, *Epîtres*, 98.

dans le monde, surtout lorsque, à la fin de sa vie, la vieillesse acquiert une dimension nettement somatique.

Les idées de Montaigne sur la signification de la vieillesse et de la mort coïncident avec l'exacte et implacable appréciation de Cicéron lorsqu'il affirmait: "Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas"¹⁰. [La violence arrache la vie aux jeunes gens, la maturité aux vieillards..."]

Une maturité qui ne tue pas tout d'un coup, mais très lentement et qui, dans cette agonie, nous dote non seulement de conscience, de distance et de perspective, mais aussi d'un jugement fondé et de vertu:

A ma faiblesse si souvent reconnue je dois l'inclination que j'ai à la modestie, à l'obéissance des créances qui me sont prescrites, à une constante froideur et modération d'opinions, et la haine à cette arrogance importune et querelleuse, se croyant et fiant toute à soi, ennemie capitale de discipline et de vérité¹¹.

La faiblesse du vieillard est aussi vertu et sagesse, comme si celle-ci surgissait de la déchéance des sens corporels:

Je suis né de tous les sens entiers quasi à la perfection. Mon estomac est commodément bon, comme est ma tête, et le plus souvent se maintiennent au travers de mes fièvres, et aussi mon haleine. J'ai outrepassé tantôt de six ans le cinquantième, auquel des nations, non sans occasion, avaient prescrit une si juste fin à la vie qu'elles ne permettaient point qu'on l'excédât¹².

Ses fréquents ennuis de santé d'ordre gastrique et ses persistantes coliques néphrétiques, devenus une maladie ingrate et chronique ont marqué l'itinéraire et les contretemps de ses livres de voyages et ont influencé son état d'âme et son attitude comme être humain face à la maladie et à la mort. Que ce soit dans ses réflexions sur la tristesse et les passions de l'âme –au début de ses *Essais*–, ou que ce soit tout au long de son vaste chapitre: "De l'expérience" –à la fin du troisième et dernier volume–, Montaigne revendique la valeur de l'expérience individuelle, assume parfaitement l'idée de la maladie et de la mort comme quelque chose de naturel et de consubstantiel à la condition humaine, quelque chose qui n'est pas un état exceptionnel et transitoire mais une inséparable compagnie pour la vieillesse, à moins que la mort n'ait fauché la vie des jeunes comme cela arrivait souvent à son époque.

Influencé peut-être par une conception séquentielle de la vie divisée en étapes –ce qu'il appelle les âges de la vie, comme les médecins galénistes–, Montaigne accepte la déchéance avec un naturel résigné. Quand il écrit ses *Essais*, il n'aspire plus à courir, il se contente de se traîner, et bien qu'il puisse désirer une vie plus longue, il craint que cela n'implique une mort dans des conditions plus précaires de fragilité et

10. Cicéron, *De Senectute*, chap. XIX.

11. *Essais, opus cit.*, vol. III, chap. XIII "De l'expérience", p. 364.

12. *Ibidem*, p. 392.

d'abandon, comme une sorte de fatalisme qui limite le pouvoir humain face à la nature implacable. Assumer la maladie, l'invalidité, la souffrance et la douleur suppose accepter la mort comme un phénomène naturel; il est, par conséquent, chimérique de s'y opposer: "Il faut souffrir doucement les lois de notre condition. Nous sommes pour vieillir, pour affaiblir, pour être malades, en dépit de toute médecine"¹³. C'est pourquoi les reproches que Montaigne fait aux médecins sont très nombreux, parce que ceux-ci prétendent supprimer la maladie et lutter *in extremis* contre la mort, c'est-à-dire, contre la nature.

Au cours des ans, les organes se détériorent, la marche se fait plus lente et les réflexes s'engourdissent, bien que Montaigne nous dise: " Je ignore jusques à présent l'usage des lunettes et vois aussi loin que je fis onques et que tout autre. Il est vrai que sur le déclin du jour je commence à sentir du trouble et de la faiblesse à lire..."¹⁴.

Mais ce n'est pas en vain qu'il termine ses *Essais* avec une belle citation d'Horace:

Frui paratis et valido mihi,
Latœ, dones, et, precor, integra
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec cythara carentem¹⁵.

[Fils de Latone, puisses-tu m'accorder de jouir de mes biens en bonne santé, et, je t'en prie, avec des facultés intactes. Fais que ma vieillesse ne soit ni honteuse, ni privée de lyre"].

3. La maladie comme attribut de la *conditio humana*

L'idée que la maladie est quelque chose de naturel et d'inhérent à la condition humaine est développée avec une certaine amplitude dans les *Essais* et plus spécialement dans le chapitre intitulé "De l'expérience". Il n'est cependant pas fréquent mais plutôt exceptionnel et significatif qu'un intellectuel de la Renaissance parle avec tant de détail de sa propre expérience intime de la maladie. Pour Montaigne, vivre la maladie est important du point de vue humain. Elle rend les hommes égaux et les unit; elle est en outre un état naturel au lieu d'être une simple faille de la santé. Santé qui serait comprise comme une situation idéale et plaisante.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé: même lit, mêmes heures, mêmes viandes me servent, et même breuvage. Je n'y ajoute du tout rien, que la modération du plus et du moins, selon ma force et appétit. Ma santé, c'est maintenir sans détournier mon état accoutumé¹⁶.

13. *Ibidem*, p. 382

14. *Ibidem*, p. 402.

15. Horace, *Ode* 31, livre I.

16. *Essais, opus cit.*, vol. III, chap. XIII "De l'expérience", p. 370.

Dans ses textes, les habitudes acquièrent une importance spéciale au point que ses mots se réfèrent parfois à une certaine forme de construction culturelle de maladie:

C'est à la coutume de donner forme à notre vie, telle qu'il lui plaît; elle peut tout en cela; c'est le breuvage de Circé, qui diversifie notre nature comme bon lui semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein, qui nous blesse si apparemment, et nos bateliers et nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un matelas, comme un Italien sur la plume, et un Français sans rideau et sans feu. L'estomac d'un Espagnol ne dure pas à notre forme de manger, ni le nôtre à boire à la Suisse¹⁷.

En même temps que le facteur culturel acquiert de l'importance, la doctrine galénique des complexions connaît une critique, celle-là même qui mettait l'accent sur une sorte d'idiosyncrasie individuelle ou de penchant biologique à la maladie: "La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'être flexible et peu opiniâtre; j'ai des inclinations plus propres et ordinaires et plus agréables que d'autres."¹⁸

A cause de tout cela, la maladie comme état permanent de la vie humaine, ne doit pas altérer les coutumes quotidiennes ni obscurcir la joie de vivre:

Car depuis quelques années, aux corvées de la guerre, quand toute la nuit y court, comme il advient communément, après cinq ou six heures l'estomac me commence à troubler, avec véhémence douleur de tête, et n'arrive point au jour sans vomir. Comme les autres s'en vont déjeuner, je m'en vais dormir, et au partir de là aussi gai qu'auparavant¹⁹.

L'âge et la nourriture coïncident pour altérer le bien-être chevaleresque. "J'ai vu beaucoup de gens de guerre incommodés du dérèglement de leur ventre"²⁰, affirme-t-il de façon contondante.

Je ne porte les jambes et les cuisses non plus couvertes en hiver qu'en été, un bas de soie tout simple. je me suis laissé aller pour le secours de mes rhumes à tenir la tête plus chaude, et le ventre pour ma colique, mes maux s'y habituèrent en peu de jours et dédaignèrent mes ordinaires provisions²¹.

La maladie est quelque chose de naturel, contre quoi il est inutile de lutter. Comme nous le verrons plus loin, cela met en échec les principes généraux de la médecine:

La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux. Elles ont leur fortune limitée dès leur naissance, et leurs jours; qui essaie de les abrégier impérieusement par force, au travers de leur course il les allonge et multiplie, et les

17. *Ibidem*, p. 371.

18. *Ibidem*, p. 374.

19. *Ibidem*, p. 376.

20. *Ibidem*, p. 377.

21. *Ibidem*, p. 400.

harçèle au lieu de les apaiser. Je suis de l'avis de Crantor, qu'il ne faut ni obstinément s'opposer aux maux, et à l'étourdie, ni leur succomber de mollesse, mais qu'il leur faut céder naturellement, selon leur condition et la nôtre. On doit donner passage aux maladies; et je trouve qu'elles arrêtent moins chez moi, qui les laisse faire; et en ai perdu, de celles qu'on estime plus opiniâtres et tenaces, de leur propre décadence, sans aide et sans art, et contre ses règles. Laissons faire un peu à nature: elle entend mieux ses affaires que nous²².

En somme, Montaigne comprend que la maladie a un sens (purificateur de la décadence...) pour la biographie de celui qui la souffre.

"J'ai laissé vieillir et mourir de mort naturelle des rhumes, défluxions goutteuses, relaxation, battement de coeur, migraines et autres accidents, que j'ai perdus quand je m'étais à demi formé à les nourrir"²³. Si la maladie accompagne la vie humaine une grande partie de son trajet, Montaigne sait que les maladies passent et disparaissent, sans que l'on doive livrer un dur combat contre elles, ce qui revient à dire, en un beau langage de chevalier: "on les conjure mieux par courtoisie que par braverie"²⁴.

Quelquefois néanmoins, la maladie devient chronique, elle est fille du temps et de l'âge; elle est l'inséparable compagne: "La goutte, la gravelle, l'indigestion sont symptômes des longues années, comme des longs voyages la chaleur, les pluies et les vents"²⁵. Il est donc nécessaire de l'accepter naturellement, avec l'intelligence de celui qui assume ses limites: "Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter"²⁶, c'est-à-dire la décadence, la vieillesse et la mort.

L'image avec laquelle Montaigne peint la souffrance de la maladie, sa manière de la vivre, et son rapport avec l'entourage, est un délicieux mélange de lucide dramatisme et de poésie, car ce n'est pas la maladie qui est mortelle, mais la vie.

La crainte et pitié que le peuple a de ce mal te sert de matière de gloire... On te voit suer d'ahan, pâlir, rougir, trembler, vomir jusques au sang, souffrir des contractions et convulsions étranges, dégoutter parfois de grosses larmes des yeux, rendre les urines épaisses, noires, et effroyables, ou les avoir arrêtées par quelques pierres épineuses et ériçées qui te point et écorche cruellement le col de la verge, entretenant cependant les assistants d'une contenance commune, bouffonnant à pauses avec tes gens, tenant à partie en un discours tendu, excusant de parole ta douleur et rabattant de ta souffrance.

Te souvient-t-il de ces gens du temps passé, qui recherchaient les maux avec si grande faim, pour tenir leur vertu en haleine et en exercice ? Mets le cas que Nature te porte et te pousse à cette glorieuse école, en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis que c'est un mal dangereux et mortel, quels autres ne le sont ? Car c'est une piperie médicinale d'en excepter aucuns, qu'ils disent n'aller point de droit fil à la mort.

22. *Ibidem*, p. 381.

23. *Ibidem*, p. 382.

24. *Ibidem*, p. 382-83.

25. *Ibidem*, p. 382.

26. *Ibidem*, p. 383.

Qu'importe, s'ils y vont par accident, et s'ils glissent et gauchissent aisément vers la voie qui nous y mène ? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade; tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien sans le secours de la maladie...²⁷.

La santé et la maladie s'influencent mutuellement et sont inséparables. Elles se justifient et se complètent l'une l'autre, elles donnent un sens unitaire à la vie humaine:

De combien la santé me semble plus belle après la maladie, si voisine, et si contiguë que je les puis reconnaître en présence l'une de l'autre en leur plus haut appareil, où elles se mettent à l'envie comme pour se faire tête et contrecarre ! Tout ainsi que pour donner prix et faire épaupe à la vertu, nous pouvons dire, avec meilleure raison et conjecture moins hardie, que nature nous a prêté la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence²⁸.

Nonobstant, Montaigne n'approuve pas le victimisme fataliste, et il adopte les mots catégoriques de Sénèque en affirmant que "Magna pars libertatis est bene moratus venter" [un ventre bien réglé est une grande partie de la liberté]²⁹.

Chez Montaigne, la maladie représente parfois un cri d'alarme, une sorte d'accentuation naturelle des maux intérieurs de l'organisme, qui s'aggravent de cette manière, et qui pourraient, donc, paraître un mal à vaincre mais qui ne permettent, en réalité, de surmonter les maux du corps, les humeurs corrompues, et les matières déposées. Et après la phase aiguë, le bien-être attendu advient. La maladie n'est donc qu'un parcours thérapeutique vers la santé:

Depuis ma colique je me trouve déchargé d'autres accidents, plus ce me semble que je n'étais auparavant, et n'ai point eu de fièvre depuis. J'argumente que les vomissements extrêmes et fréquents que je souffre me purgent, et d'autre côté mes dégoûtements et les jeûnes étranges que je passe digèrent mes humeurs peccantes, et nature vide en ces pierres ce qu'elle a de superflu et nuisible³⁰.

Le mal chronique de Montaigne est une sorte d'accompagnateur inséparable qui suit son propre cours, sans l'empêcher de supporter les avatars de la vie. On voit comment, après dix heures de souffrance à cheval, devant une intensification de la douleur, un simple changement de régime permet de ne pas cesser de jouir de la vie et de se déplacer, à la différence du mal subi par les gouteux, les varioleux et les hernieux.

Les autres maladies ont des obligations plus universelles, gênent bien autrement nos actions, troublent tout notre ordre et engagent à leur considération tout l'état de la vie. Celle-ci ne fait que pincer la peau; elle vous laisse l'entendement et la volonté en votre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains; elle vous éveille plutôt qu'elle ne vous

27. *Ibidem*, p. 384-85.

28. *Ibidem*, p. 387.

29. Sénèque, épître 123.

30. Essais, opus. cit., vol III, chapitre XIII "De l'expérience", p. 388.

assoupit. L'âme est frappée de l'ardeur d'une fièvre, et atterrée d'une épilepsie, et disloquée par une âpre migraine, et enfin étonnée par toutes les maladies qui blessent la masse et les plus nobles parties³¹.

Elle nous semble éloquente cette résignation qui se dégage de sa manière de comprendre les coliques néphrétiques, source, souvent, de douleurs et des malaises. Chez Montaigne, la compagnie de la douleur, ennemie mortelle de nos contemporains se reflète avec la certitude que la peur est le pire ennemi à affronter:

Qu'ils sont vrais, voici depuis, de nouveau, que les plus légers mouvements épreignent le pur sang de mes reins. Quoi pour cela ? Je ne laisse de me mouvoir comme devant et piquer après mes chiens, d'une juvénile ardeur, et insolente. Et trouve que j'ai grande raison d'un si important accident qu'il ne me coûte qu'une sourde pesanteur et altération en cette partie. C'est quelque grosse pierre qui foule et consomme la substance de mes rognons, et ma vie que je vide peu à peu, non sans quelque naturelle douceur, comme un excrément hormais superflu et empêchant... Or, sens-je quelque chose qui croule ? Ne vous attendez pas que j'aie m'amusant à reconnaître mon poulx et mes urines pour y prendre quelque prévoyance ennuyeuse; je serai assez à temps à sentir le mal, sans l'allonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre déjà de ce qu'il craint³².

Sa référence au pouvoir morbifique du sommeil comme perte de la conscience, abandon du corps à lui même, dans un passage où il raconte la modération de ses mœurs s'avère remarquable:

J'ai autrefois attribué la cause des fièvres et maladies où je suis tombé à la pesanteur et assoupissement que le long sommeil m'avait apporté, et me suis toujours repenté de me rendormir le matin... J'aime à coucher dur et seul, voire sans femme, à la royale, un peu bien couvert; on ne bassine jamais mon lit mais, depuis la vieillesse, on me donne quand j'en ai besoin des draps à échauffer les pieds et l'estomac³³.

4. *Les médecins et la médecine*

Les références que Montaigne consacre aux médecins et, en général, à la médecine de son temps ne sont guère complaisantes. Ce n'est pas le seul témoignage, parce que Quevedo, Molière et tant d'autres, nous offrent aussi une perspective critique et satirique d'un art médical de plus en plus reconnu et puissant. Les efforts médicaux pour lutter contre la maladie vont au-delà du raisonnable et deviennent souvent un art contraire à la nature. On pourrait affirmer qu'à son avis il n'y a pas moyen de dominer la nature si ce n'est qu'en obéissant à la façon spontanée qu'elle a de se manifester. Le savoir médical étant peu certain et peu durable, on pourrait lui appliquer ce que Montaigne pose comme une critique globale à la culture de son

31. *Ibidem*, p. 388-89.

32. *Ibidem*, p. 389

33. *Ibidem*, p. 390.

temps: "Il y a plus affaire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre sujet: nous ne faisons que nous entregloser"³⁴.

Son attitude est manifestement critique face à l'art du médecin, considéré par Montaigne à tel point pluriel, subjectif et variable qu'il ne renferme souvent de plus grande autorité gnoséologique que celle de ses propres expériences et opinions: "Si votre médecin ne trouve bon que vous dormez, que vous usez du vin ou de telle viande ne vous chaille: je vous en trouverai un autre qui ne sera pas de son avis. La diversité des arguments et opinions médicales embrasse toute sorte de formes"³⁵.

En dépit de l'ancienne opinion qui considérait la justice humaine formée sur le modèle de la médecine, dans le sens où tout ce qui est utile est également juste et honnête³⁶, Montaigne défend que la vigueur des lois et leur réputation n'est pas due au fait qu'elles soient justes, mais au fait que ce sont des lois et cela seul est le fondement mystique de leur autorité; il n'y en a pas d'autre³⁷.

Revendiquant l'expérience, il va jusqu'à argumenter que si celle-ci constitue le véritable fondement de la médecine, "Platon avait raison de dire que pour être vrai médecin, il serait nécessaire que celui qui l'entreprendrait eût passé par toutes les maladies qu'il veut guérir et par tous les accidents et circonstances de quoi il doit juger"³⁸.

Par conséquent, la médecine n'est pas légitimée pour interférer dans la vie humaine et altérer les habitudes et le bien-être des personnes, sous prétexte d'une morale fondée sur une lutte féroce et sans merci, inéluctable contre la maladie et la mort: "Je n'aime point à guérir le mal par le mal. Je hais les remèdes qui importunent plus que la maladie. D'être sujet à la colique et sujet à m'abstenir du plaisir de manger les huîtres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un côté, la règle de l'autre"³⁹.

Toute recommandation qui touche la façon de vivre doit avoir une limite, celle du respect pour ce qu'aujourd'hui on appellerait qualité de vie du malade, bien-être, conservation de sa manière de vivre et de ses habitudes. Mais en plus, Montaigne associe son idéal sacralisé de la nature à des questions aussi concrètes que la nourriture; il défend que dans l'alimentation, le plus sain c'est ce qui est appétissant et non ce qui n'est pas agréable. "Mon appétit en plusieurs choses s'est assez heureusement accommodé par soi-même et rangé à la santé de mon estomac... Quoi que je reçoive désagréablement me nuit, et rien ne me nuit que je fasse avec faim et allégresse; je n'ai jamais reçu nuisance d'action qui m'eût été bien plaisante"⁴⁰.

34. *Ibidem*, p. 356.

35. *Ibidem*, p. 380.

36. *Ibidem*, p. 359.

37. *Ibidem*, p. 360.

38. *Ibidem*, p. 369.

39. *Ibidem*, p. 378.

40. *Ibidem*.

Finalement, la critique que Montaigne dirige aux médecins acquiert des dimensions plus générales qui affectent sa propre conception de la maladie. C'est bien le sens du reproche quand il les récrimine de ne pas tenir compte de l'importance pathogène de la fantaisie et de la suggestion; sa critique culmine avec un célèbre proverbe espagnol: "Les médecins ploient ordinairement avec utilité leurs règles à la violence des envies âpres qui surviennent aux malades, ce grand désir ne se peut imaginer si étranger et vicieux que nature ne s'y applique. Et puis, combien est-ce de contenter la fantaisie? A mon opinion cette pièce-là importe de tout, au moins au delà de toute autre. Les plus griefs et ordinaires maux sont ceux que la fantaisie nous charge. Ce mot espagnol me plaît à plusieurs visages: Defiéndame Dios de mí mismo [Que Dieu me défende de moi-même]"⁴¹.

Pour finir cette brève approche à l'actualité de Montaigne en rapport avec son attitude face à la médecine, la maladie et la mort, on pourrait, à mon avis, mettre l'accent sur trois domaines fondamentaux:

a) la dimension épistémologique: le discrédit de la science comme une forme de rationalité objective, ou système ordonné de connaissance sur la réalité en dehors de l'homme. En fait, pour lui, la maladie n'est point une affaire réductible au domaine scientifique car, bien au contraire, elle constitue substantiellement une expérience humaine individuelle et subjective, intime, privée... ce qui suffit pour la comprendre et l'affronter.

b) il faut se défendre de toute manipulation extérieure, de l'intervention autorisée du pouvoir médical contre la liberté individuelle.

c) la maladie est en soi un phénomène naturel et la mort, qu'il faut accepter, est inévitable. C'est évident qu'il ne partage pas l'idée des médecins, commune à la plupart des humains, qui présente la santé comme une situation ordinaire de bien-être idéal et la maladie comme un accident circonstanciel contre lequel il faut lutter.

Ces points de vue si opposés à l'art médical ne pouvaient pas, évidemment, faciliter la communication avec les médecins fiers de leur savoir et sûrement peu attentifs aux considérations intimes du Montaigne malade. Son discrédit de la médecine finit par devenir radical et frappant: "J'ai maintes fois pris plaisir, étant en sûreté et délivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux médecins comme naissant lors en moi. Je souffrais l'arrêt de leurs horribles conclusions bien à mon aise, et en demeurais de tant plus obligé à Dieu de sa grâce et mieux instruit de la vanité de cet art"⁴².

41. *Ibidem*, p. 379.

42. *Ibidem*, p. 390.

BIBLIOGRAPHIE

- BARONA, J.L., *Sobre medicina y filosofía natural en el Renacimiento*. Valencia, Seminari d'Estudis sobre la Ciència, 1994.
- BURKE, P., *Montaigne*. Madrid, Alianza, 1985.
- BURLAMACCHI, M., Montaigne in Italy: Of Kidney Stones and Termal Spas, *Renaiss. Pap.*, 1991, 105-124.
- CASALS, J. y TARRADELLAS, J., *La filosofía de Montaigne*, Barcelona, Edicions 62, 1986.
- CROMBIE, A.C. *Estilos de pensamiento científico a comienzos de la Europa Moderna*, Valencia, Seminari d'Estudis sobre la Ciència, 1994.
- DEFAUX, G. *Marat, Rabelais, Montaigne: l'écriture comme présence*. Genève, Slatkine, 1987.
- KROENKE, K. Accepting illness: reflections on an essay by Montaigne. *The Pharos*, 50 (1987), 27-29.
- LEMAIRE, J. (éd.). *Montaigne et la révolution philosophique du XVIe siècle*. Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1992.
- LEVI, A.H.T. Montaigne and Melancholy: the Wisdom of the Essays. *Heythrop Journal*, 35, (1994), 230.
- MATHIEU-CASTELLANI, G. *Montaigne, l'écriture de l'essai*. Paris, Presses Universitaires de France, 1988.
- MONTAIGNE, M. *Essais*. Éd. de P. Michel, 3 vol., Paris, Librairie Générale Française, 1972.
- MONTAIGNE, M. *Journal de voyage*. Éd. de Fausta Garavini. Paris, Gallimard, 1983.
- POLACHEK, D. E. Montaigne et la mélancolie: la sagesse des essais. *Renaissance quart.*, 48, (1995), 383.
- RODRÍGUEZ PORTILLO, M. *La medicina y los médicos vistos por Montaigne*. Barcelona, Araluce, 1932.
- SCREECH, M. A. *Montaigne and Melancholy: the Wisdom of the Essays*. London, Penguin, 1991 [versión francesa: *Montaigne et la mélancolie: la sagesse des essais*. Paris, Presses Universitaires de France, 1992]
- STAROBINSKI, J. *Montaigne en mouvement*. Paris, Gallimard, 1986.
- VILLEY, P. *Les sources et l'évolution des Essais*. Paris, Hachette, 1933.